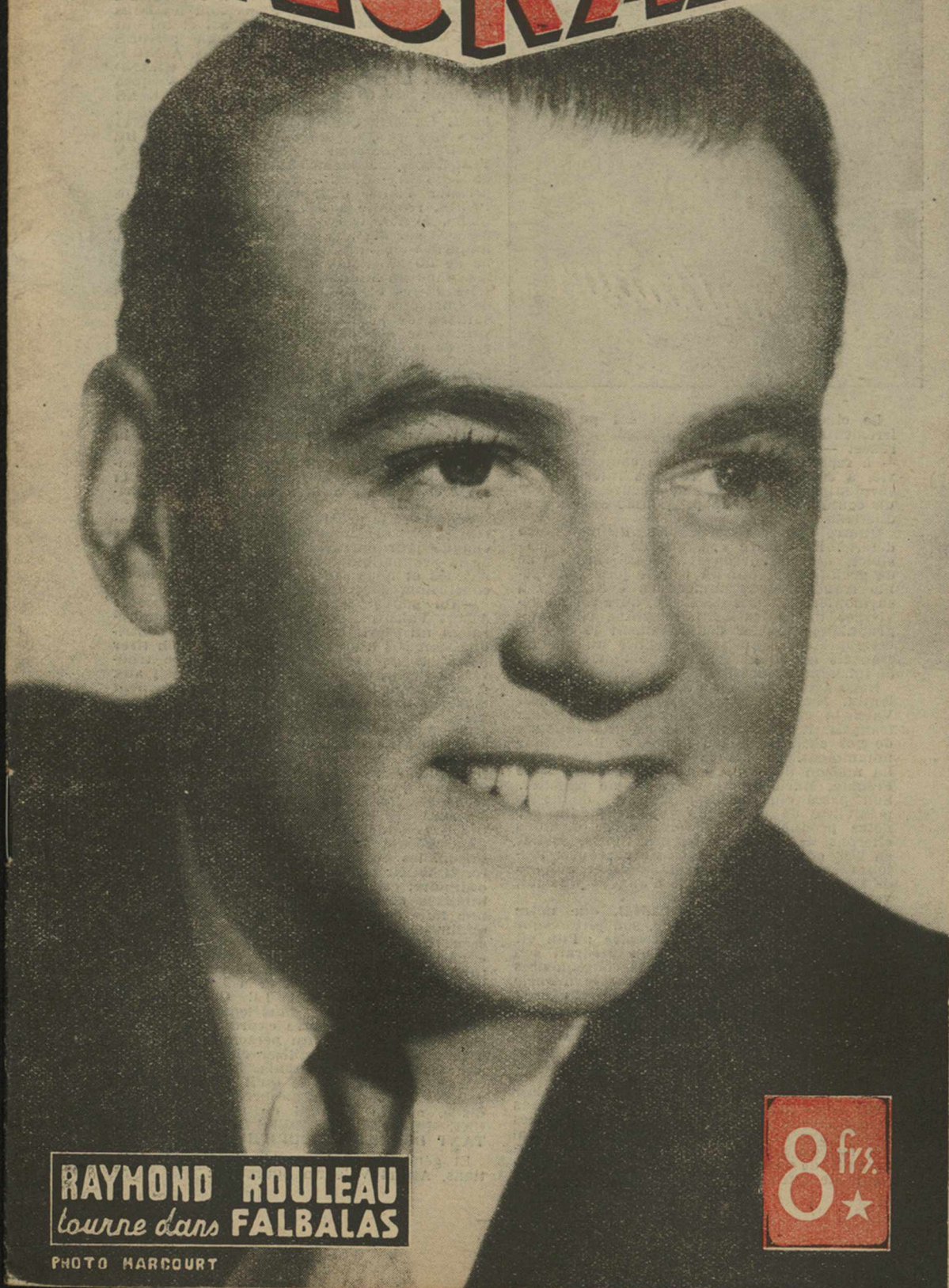


LA
REVUE
DE

L'ÉCRAN

N° 674
B
15 JUIN
1944



RAYMOND ROULEAU
tourne dans **FALBALAS**

PHOTO MARCOURT

8 frs.
★



Le cinéma français, qu'on eût pu croire irrémédiablement mort après la débâcle a réussi — par un rétablissement merveilleux — à reprendre peu à peu les couleurs de la vie, à réorganiser ses rouages intérieurs, à surmonter les difficultés de l'heure, à donner un cours rationnel au programme de ses productions.

Quatre ans se sont écoulés depuis notre défaite. En quatre ans, que de progrès possibles, que de découvertes étonnantes, que de grands films ont dû voir le jour ! Le génie français, constamment en éveil, prêt à surmonter les pires désastres, aura-t-il pu revivifier intégralement la machine cinématographique, doubler définitivement le cap de cette période transitoire, donner au cinéma français les chefs-d'œuvre que l'on attendait de lui, renouer brillamment avec le passé ?...

Nous avons posé ces questions à Albert Valentin. Journaliste, metteur en scène, Albert Valentin est l'un des pionniers du cinéma français. Il a travaillé avec les plus illustres de nos chefs de file, à l'école de René Clair notamment. Depuis la guerre, il a réalisé *La maison des sept jeunes filles*, *La belle Frégate*, *Marie Martine*, *La vie de plaisir*... Son passé cinématographique lui donne la possibilité de porter un jugement sain sur notre production de l'après-guerre et nous citerons de lui ces quelques lignes, écrites en 1927, où il définissait en un raccourci toujours actuel la « magie blanche et noire » de l'art qui, une vingtaine d'années plus tôt, venait de voir le jour :

« C'est au cinéma, écrivait-il, que notre époque emprunte sa couleur, son pittoresque et le climat moral où elle respire : l'un vit en fonction de l'autre et l'on perdrait son temps à vouloir déterminer les conséquences de ce mariage vertigineux. Tout le miracle moderne est né de lui : il nous enveloppe et nous conduit sans que nous tentions de nous soustraire à son pouvoir... »

Magie de l'écran, magie de l'image, aujourd'hui magie de cette étonnante symphonie — trop souvent discordante — de l'image unie au son, qu'a-t-on fait de vous, depuis les jours noirs de 1910 ? Avril 44 semble vouloir jeter notre industrie cinématographique dans une nouvelle période de crise. Durant ces quatre ans écoulés, le cinéma français aura-t-il fait au moins œuvre durable, nous restera-t-il de ces temps troublés le clair souvenir de quelques chefs-d'œuvre ?...

Nous avons d'abord demandé à Albert Valentin s'il était juste de comparer la qualité de la production française d'aujourd'hui à celle d'avant 1939.

— Les critiques ne se font pas faute, nous dit-il, de les mettre en balance. C'est là témoignage d'un mépris excessif à l'égard des règles de la perspective. Quels sont les films français qui ont illustré notre art et lui ont valu une renommée internationale : *Sous les toits de Paris*, *Le Million*, *A nous la liberté*, de René Clair ; *Le Grand Jeu*, *La Kermesse héroïque*, de Jacques Feyder ; *La Grande Illusion*, *Toni*, *Le Crime de M. Lange*, de Jean Renoir ; *Pepe le Moko*, de Julien Duvivier ; *Quai des Brumes*, de Marcel Carné ; *Zéro de conduite*, de Jean Vigo ; *Le Roman d'un tricheur*, de Sacha Guitry ; *Remorques*, de Jean Grémillon. Soit quatorze films. Le premier d'entre eux, *Sous les toits de Paris*, remonte à 1929 ; le dernier, *Remorques*, à 1939. Ces quatorze films sont donc répartis sur dix années — dix années pendant lesquelles on tournait, en France, une moyenne de 120 films tous les douze mois. Consultez, dans un annuaire corporatif, la liste des 1.186 autres et vous verrez qu'il n'y a pas de quoi être fier devant ce déchaînement de sottises, de pantalonnades, de vulgarité, devant cette abondance de vaudevilles militaires, de mélodrames sordides.

Notre interlocuteur évoque ensuite les difficultés de l'heure et poursuit :

— On nous enjoint de ne pas tourner plus de quarante films dans l'année. On répondra que personne n'empêche les metteurs en scène d'en faire quarante chefs-d'œuvre, mais la tâche n'est pas si commode. Non pas que j'incrimine les difficultés matérielles auxquelles je ne crois qu'à demi. Les causes de la médiocrité sont, à mon sens, d'ordre spirituel.

Voilà posé le problème, dans ce qu'il a d'essentiel. Les obstacles foisonnent, qui viennent chaque jour entraver l'articulation normale de la production. Mais en réalité, le mal est ailleurs et nous tenterons tout à l'heure, en conclusion, d'en dégager les grandes lignes.

— On pouvait entretenir l'espoir, poursuit Albert Valentin, que ces obstacles engendreraient un esprit d'ingéniosité qui eut contribué, non pas à en triompher, mais à en tirer parti. Je m'explique. En 1919, je me trouvais à Berlin où le hasard me conduisit aux studios de la DECLA-BIOSCOP. Le dénuement matériel dans lequel nos metteurs en scène actuels se plaignent d'être plongés ressemble à de l'opulence si on le compare aux conditions, qui étaient faites par les circonstances à leurs confrères allemands de cette époque tragique. J'ai assisté à l'entrevue d'un producteur, d'un scénariste et d'un metteur en scène résolu à mépriser les contingences économiques et à tourner coûte que coûte. Il leur restait assurément la ressource d'un film exécuté tout entier en extérieurs. La saison, les événements ne s'y prêtaient guère. Il fallait en sortir par une prouesse peu ordinaire, celle d'un film sans décors, où les lumières et les ombres fussent peintes sur une toile de fond afin de ne recourir qu'au minimum à l'éclairage électrique. Placez un scénariste, cent scénaristes en face de ces exigences. Ils renoncèrent à la tâche avant même de l'avoir entreprise. Et pourtant celui dont je parle en est venu à bout. Le film s'est fait. Il s'appelait *LE CABINET DU DOCTEUR CALIGARI*, dans lequel, grâce aux procédés de la peinture expressionniste, justifiée par le récit d'un personnage en proie à la folie, on a pu utiliser cinq ou six fois, pour des décors différents, les mêmes panneaux de contreplaqué qu'il suffisait de repindre au fur et à mesure. Qu'il suffisait, dis-je, encore fallait-il en concevoir l'idée. **UNE SEULE DE CES IDEES QUI NOUS FONT TANT DEFOUT AUJOURD'HUI...**

Et généralisant la portée de ses constatations, Albert Valentin poursuit :



La scène de la chasse dans *La Vie de Plaisir* : un des moments où « l'idée » d'A. Valentin se manifeste avec le plus de force (Photo Continental Films).

— Nous faisons appel aux scénaristes. Il dépend de leur intelligence, de leur ingéniosité, de leur esprit d'invention que nos films échappent aux conséquences des conditions matérielles extrêmement précaires dans lesquelles nous les tournons. Mais l'activité des scénaristes, des metteurs en scène ne peut s'exercer en vase clos. L'état d'excitation, le choc qui leur inspirent la volonté de faire un film exceptionnel peuvent tenir à bien des causes, au premier rang desquelles il faut insérer le spectacle des productions étrangères dans lesquelles se manifestaient le sens de la découverte et des modes d'expression cinématographiques. On ne sait pas assez ce que doit le cinéma français aux discussions qui divisaient les techniciens au lendemain de la production de *SCARFACE*, d'*ALLELUJAH*, de *JE SUIS UN EVADE* ou de *THOMAS GARNER*.

Les circonstances, en effet, ne permettent pas, aujourd'hui, aux techniciens, à nous qui vivons en vase clos, de recourir à ce stimulant qu'était la découverte des progrès réalisés hors de nos frontières. Et puis nous manquons l'apport de nos quatre plus grands metteurs en scène :

— Leur absence, constate Albert Valentin, n'a pas été sans contribuer au désarroi des esprits. De ces quatre hommes, deux avaient du génie, les deux autres un talent hors de conteste. Ce sont eux qui ont conféré au cinéma français sa dignité. Ils étaient exigeants pour eux-mêmes et se consacraient à des œuvres ambitieuses. Ils nous proposaient des exemples de grandeur dans la conception de leur films, de probité dans l'exécution. Leur éloignement n'a sans doute pas tué le cinéma français, il l'a sûrement décoloré. Que le cinéma français n'ait pas succombé à une semblable amputation, voilà qui témoigne de sa vitalité. Une centaine de films ont été tournés depuis la reprise de la production. Parmi eux un chef-d'œuvre digne des meilleurs : *LES VISITEURS DU SOIR*. Un sur cent. Enfin, saluons la venue d'un metteur en scène d'une classe égale à celle des hommes dont nous déplorons l'absence : Jacques Becker...

Là se terminèrent les confidences d'Albert Valentin. Que faut-il en conclure ?

Qu'il est regrettable que des points de contact avec l'étranger ne soient pas possibles. Que nous manque l'apport de quatre de nos plus grands metteurs en scène. Que les difficultés matérielles soient aussi lourdes.

Mais surtout que sont mal venus ceux qui prétendent imputer aux circonstances actuelles les mauvais films qui, depuis l'armistice, ont vu le jour. Les obstacles quotidiens — dont on ne peut nier l'existence — il appartenait à des hommes courageux d'en faire fi, de les surmonter, de les dominer. Mieux de s'EN SERVIR. Ils auraient dû, ces obstacles, servir de tremplin, de stimulant, ouvrir la voie à l'ingéniosité, à l'audace. On a tenté de tourner les difficultés de chaque jour, alors qu'il fallait s'installer en elles et suppléer aux insuffisances des moyens matériels mis trop parcimonieusement en jeu.

Ce n'est pas vers de luxueuses productions qu'auraient dû se tendre les efforts de tous. Le secret c'était, dans la pauvreté, d'enfanter des chefs-d'œuvre. Là résidait la tâche la plus noble, la plus courageuse, la plus exaltante qui soit. L'esprit aurait surgi, dégagé de la matière. Et la personnalité du cinéma français. A l'indigence du décor, l'esprit d'invention aurait suppléé.

« Crise d'ordre spirituel », déclare Albert Valentin.

Oui, nous avons pris les solutions de facilité. Nous avons voulu voir grand alors qu'il aurait suffi de s'astreindre à mettre en jeu des qualités qui se nomment intelligence, ténacité, réflexion. Nous avons confondu système D et ingéniosité, routine et tradition, luxe et goût parfait, prétention et grandeur et — que ne l'a-t-on répété ! — technique théâtrale et technique cinématographique. Et nous ne pouvons nous empêcher de penser qu'un homme aurait dû se révéler qui, — semblable à une arche jetée entre le passé et l'avenir — cristallisant en lui toutes les tendances d'un art encore jeune, asservissant sous sa volonté créatrice les obstacles de la route, eût fait avancer d'un pas de géant la technique du cinéma français.

Celui-là, s'il avait existé, nous l'aurions sacré dieu !...



Bienvenue aux quatre petites.

Il sera certainement beaucoup pardonné à Marc Allégret parce qu'il a beaucoup aimé la jeunesse et, qu'au fond, il n'y a rien de plus sympathique et de plus réconfortant. Les titres même de ses films ont toujours un petit air pimpant, un air de printemps et de joie de vivre qui sont très prometteurs. Celui des PETITES DU QUAI AUX FLEURS doit recouvrir une histoire juvénile et sensible, un de ces films où la larme cotoie le sourire et où l'oubli promet une récompense.

Quatre petites filles et un libraire : Edith, Indiana, Rosine, Bérénice. La brune, la blonde, la rousse, l'indécise. La tendre, la forte, l'espiègle, l'hésitante. Un seul père pour tout ce monde, un libraire qui s'appelle comme par hasard Grimaud (ça sent, pardonnez-moi ce jeu de mots, ça sent les vieux livres !) Un monsieur Grimaud qui se vante d'avoir été l'ami d'Anatole France, Monsieur Grimaud dont la science est aussi certaine que l'inconscience, Monsieur Grimaud auquel il est si facile de mentir, Monsieur Grimaud dont il est si facile de s'échapper...

On a mis auprès de cette bande exaltée un sage, un calme, un doux, un précis : Bernard Blier. On l'a chargé d'arrêter Rosine au bord du suicide, de redistribuer les fiancés et de rendre les filles à leur père. Mais on ne l'a pas chargé d'être, au fond, aussi jeune que ceux qu'il protège, si spontanés, si émuivants dans leur jeunesse qu'on ne peut se défendre d'une tendresse coupable envers eux...

Mais on n'a pas laissé beaucoup de place à la raison avec un R majuscule. Tout ce qui était libre a été pris par le cœur et, comme diront les spectatrices, par « les sentiments ». Ceux-ci d'ailleurs, qui sont bien de leur siècle qui est celui de la contradiction et plus particulièrement de leur année 1944, ne craindront d'utiliser dans ces temps sans transports, des motociclettes. Mais ça c'est le charme...

Tout cela nous remplit de confiance et de joie pour la venue d'Edith, d'Indiana, de Rosine et de Bérénice.

Edith ou la gravité, ou l'amour généreux et ardent, ou l'amour à presque vingt ans ou la beauté un peu sauvage et fière de Simone Sylvestre. Edith, l'élue, la privilégiée, la détentrice en titre de l'amour dans la famille.

Indiana ou la blondeur, la tendresse que l'on cache, le modernisme que l'on montre, le chagrin qui vous guette et la joie qui vous attend.

Bérénice ou la benjamine, ou l'enfant gâtée, ou la touche à tout ou l'avenir est à toi... qu'on dit !

Et Rosine enfin ! Chère et précieuse Rosine. Seize ans et un grand amour. Seize ans et des adieux définitifs dans une cabine téléphonique du métro. Seize ans, tout le courage, tout l'amour, toute l'inconséquence ! Vive, spontanée, têtue, décidée à vivre malgré elle, malgré la famille, malgré « l'autre », le grand amour de sa vie. Voulant mourir « pour une aussi grande souffrance. Emouvante Rosine à laquelle notre très grande Odette Joyeux donne son petit visage et son immense talent : On ne peut se défendre de vous chérir entre toutes car votre regard, votre chagrin, votre sérieux nous rappellent notre jeunesse qui n'est pas si loin et qui ne sut pas être aussi grande, aussi pathétique, aussi pleinement jeune...

Martine GAUTIER.



Gisèle a gagné...

On n'en entendait plus parler depuis longtemps. Malchance de films qui ne sortent pas, et saut dans le noir de la Côte à Paris. Aujourd'hui la partie est gagnée. Engagée par le Daunou pour y créer aux côtés de Jean Paqui la nouvelle pièce de Michel Dulud : *Monseigneur*, Gisèle Pascal a conquis Paris et chacun de lui reprocher de n'être pas venue plus tôt. Ainsi carrière quitte le conte de fées, rentre dans la norme, devient sympathique et ne doit plus qu'à elle-même sa réussite.

M. G.

Jean Paqui et Gisèle Pascal dans *Monseigneur* qu'ils jouent actuellement au Daunou (Photos Rougnol et Carlet).



Et s'il n'en restait qu'un ?

Au moment où toute chose devient de plus en plus rare on peut se demander avec curiosité quel serait le choix des spectateurs s'ils ne devaient conserver qu'un seul film. Paul Mil, en questionnant les individus les plus divers a recueilli des avis à leur image, si bien que cet UNIQUE film demeure un symbole : celui de l'impossibilité de mettre tout le monde d'accord. Nous nous en doutions un peu. Paul Mil aussi. Son mérite n'en est que plus grand !

Monsieur Gaston S., patron de bar.

60 ans. Manches relevées. Inquiet de ma question.

Je vais si rarement au cinéma...

Bon début, comme on voit.

Mais le patron a un garçon. C'est d'ailleurs doublement son garçon, puisqu'il s'agit de son fils.

Oh ! lui non plus, n'y va jamais...

Quel succès ! Je pose le problème une seconde fois, sous une forme un peu diffé-



rente. Le visage du père s'éclaircit : il a compris.

Ah ! bon !... un film qui... Tenez, mon fiston va vous répondre, il est tout le temps fourré au ciné !

— Mais vous me disiez tout à l'heure que...

Je croyais que vous vouliez me demander des billets gratuits !

Je jure que c'est authentique.

Bref. Assez de fioritures ; voici le rejeton : 25 ans. Manches baissées. Ravi.

Il y en a bien un... mais

le titre ?... Il était joué par Madeleine Salagne (sic) et Jean Marais...

Aidons le : L'Eternel Retour ?

Voilà !

— Pourquoi voudriez-vous qu'il reste ?

Parce qu'il m'a plu.

— Pourquoi vous a-t-il plu ?

Parce que je suis resté aux deux séances de l'après-midi... et puis aussi parce que ces sortes d'histoires me changent de mon milieu...

L'opinion est parfaitement valable.

Madame Emilie L., pâtissière.

Agréable décor. J'en profite pour manger un presque-gâteau.

J'en suis à la deuxième bouchée quand elle laisse tomber :

Les Jours Heureux... ou un film qui traite un sujet s'en rapprochant. Pas de drame



surtout ! Il y en a assez comme ça autour de nous... Les Jours Heureux m'ont délassée, c'est rempli de fantaisie, d'amitié et de sourires :

voilà qui nous change de la vie quotidienne... Et si j'ai cité ce titre, c'est dans l'espoir qu'à force de les aimer, les véritables jours heureux finiront bien par revenir !

Qu'on me permette d'ajouter, in petto, que nous sommes quelques-uns comme ça à formuler ce vœu...

Monsieur René M., fumiste.

Il s'agit d'un fumiste qui n'a rien d'un plaisantin d'ailleurs, car il est plutôt « longuet » pour raisonner.

Procédons par élimination, me dit-il. Ayant peu connu les films muets, je me rabats sur les parlants. Parmi ceux-ci il me semble que je ne peux mieux choisir qu'en désignant une production de Marcel Carné. Laquelle ? Difficile. Et pourtant je me décide pour DROLE DE DRAME. J'estime qu'il y a eu là une tentative non renouvelée, du



moins en France, de la fantaisie loufoque, et ceci — ce qui est à souligner — sans imiter les Américains. Et moi, qu'est-ce que vous voulez, j'adore la loufoquerie !

Quoique ses propos soient particulièrement pertinents, je ne vous souhaite pas d'avoir un pareil « fumiste » chez vous si vous avez besoin d'une réparation urgente !

Monsieur Alexandre T., poète.

Un poète 1944. Cheveux courts, habillé comme tout le monde (ce qui est un compliment sans en être un) et fort

au courant des questions cinématographiques.

Sans hésitation possible LES HORIZONS PERDUS ! Le seul film complet que j'ai vu. Il recèle à la fois de l'humour, de l'action, de la poésie, bien sûr — sans ça je ne l'aurais pas aimé — et même une pointe de philosophie. Il traite enfin un thème cher à beaucoup d'entre nous : l'évasion, qui est bien le sentiment le plus profondément ancré au cœur de l'homme.

Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites...

Mlle Laurence G., dactylo. Presque vingt ans. Presque, etc...

Laurence G. est prête, dans son enthousiasme, à me citer tous les films qui lui passent par la tête. Je la supplie de faire un tri. Ce dernier mot a dû la guider, car elle m'en donne effectivement trois, mais qui n'en font qu'un en réalité...



LES MISERABLES, en trois parties !

— Et pourquoi ?

La réponse ne se fait pas attendre. Elle vient même avec un de ces accents de Marseille, terrible :

Parce que c'est vécu, par di !... Et puis c'est bon, c'est triste et c'est... vécu !

Elle se répète, mais avec conviction.

Va donc pour la beauté, la tristesse et la vie.

Mlle Lisette P., étudiante.

Cette Lisette a un cartable, que dis-je : une serviette, à faire rêver tous les cordonniers du monde ! Enfin...

Je suis bien embarrassée (par son cartable sans doute).

et j'hésite bien à vous répondre... Attendez... Voilà : L'ETERNEL RETOUR » (1).

Je l'aurais parié.

Parce que c'est sentimental ! et bien que je ne sois pas particulièrement sensible (cet âge est sans pitié !) j'ai « presque » pleuré.

— Pourquoi : « presque » ?

Ça ne m'a pas émue complètement... Oh ! ne croyez pas que je sois amoureuse de Jean Marais ! Je le trouve très bien, c'est entendu, mais je préfère d'abord le comédien. L'homme ensuite...

Hé ! Hé !...



à la bonne franquette, n'ayant pas encore eu le temps de s'habituer à plastronner. Ça viendra. En attendant il répond à ma question en toute simplicité.



LE VOILE BLEU. Parce que c'est vraiment humain... c'est la vie, n'est-ce pas... et puis la grand'mère joue si bien... elle est vivante... les autres aussi sont si vivants...

Comme on le voit, le patron est un « bon vivant ».

Monsieur Paul L., boucher.

J'ai promis d'aller voir tout le monde. Me voici donc cette fois devant un des dieux de l'époque.

Je vais vous citer un film que vous n'avez peut-être pas connu...

J'attends la révélation. Ça vient.

Le MIRACLE DES LOUPS !

Je n'ai pas voulu lui demander à mon tour s'il connaissait l'existence du beefsteak de caméléon.

J'allais, à l'époque, bien rarement dans une salle de spectacle, et j'avoue avoir été surpris par la réalisation du « truc ». Je ne pensais pas que le cinéma puisse arriver à produire de telles scènes. Ça a été une révélation pour moi (chacun son tour) au grand triomphe de ma femme si amatrice (sic) de films.

Evidemment, les animaux vivants surprennent souvent ceux qui exercent ce métier aujourd'hui envié, ayant généralement l'habitude de les voir décédés... quelquefois depuis longtemps...



SIMONE RENANT

Née un 10 Mars à Amiens. Le plus violent désir de jouer la comédie dès sa tendre enfance. Conservatoire, 2^{me} prix de comédie dans *Le jeu de l'Amour et du hasard*. Puis sur les boulevards avec *l'avait un prisonnier* d'Anouilh. *Les Amants Terribles*, *Jazz* etc. Depuis l'armistice au théâtre dans *Une Jeune Fille savait* et actuellement dans *Messieurs mon mari* au théâtre de la Potinière.

Et au cinéma:

On ne roule pas Andolnette.
L'Ange du Foyer
Les Pirates du Rail
Les perles de la couronne
La Duchesse de Langeais.
Mam'zelle Bonaparte
Romance à trois
Lettre d'Amour
Domino
Voyage sans Espoir.



AU FEU!

Le cinéma faillit bien dans son tout jeune âge, périr par le feu. Le Bazar de la Charité dont la catastrophe fit tant de victimes connues risqua d'en faire une de plus: le cinéma. C'est lui, en effet qui supporta toute la responsabilité du désastre. Il commençait à avoir ses petites et grandes entrées, il n'était pas de manifestation sans lui et cette grande « foire de bienfaisance » n'allait pas manquer à la règle générale. On installa dans l'immense salle, toute tendue d'étoffes légères, couverte d'un velum immense, un appareil de projection. On choisit celui qui offrait le plus de danger. En réalité dans les débuts, un hasard heureux ayant évité les incendies, il ne venait à l'idée de personne qu'il put y avoir dans le projecteur une constante source de danger. Cet appareil fonctionnait donc avec des vapeurs d'éther. Au bout d'un certain moment de projection, alors que la lampe était brûlante, l'opérateur voulut la recharger, il le fit sur place... cela produisit instantanément une énorme explosion, les pellicules, en tas, par

terris, s'enflammèrent se tordirent en serpent de feu, communiquant les flammes aux rideaux à l'écran et au velum qui s'embrassant d'un seul coup et s'abattant, entraîna la foule et provoqua une de ces paniques les plus tragiques que l'on connaisse. Les morts appartenant pour la plupart à la haute société parisienne, cela fit un scandale. On voulut des responsables, ces responsables là ne se disputèrent qu'en accusant le cinéma. Il s'en fallut de presque rien, que le préfet d'alors prit un arrêté interdisant le cinéma. Les professionnels de l'époque durent protester, obtenir le bénéfice du doute, faire jouer des influences. Le cinéma fut sauvé, il n'en resta pas moins atteint. Une telle publicité fut faite autour du feu au cinéma, les journalistes décrivent avec un si visible plaisir les éléments dangereux et tragiques de cet amusement que l'on imaginait innocent, que le spectateur apeuré renonça à cette distraction qui, par ailleurs n'avait pas encore trouvé, une fois calmé le succès de curiosité, une forme

assez attrayante pour le retenir malgré le risque. A ce moment d'ailleurs, le feu réveillé semble vouloir se déchaîner, la chronique des pompiers est riche en cinéma à la fin du XIX^{me} siècle et au début du XX^{me}. Des opérateurs d'expérience maintiennent sans précaution à pelle, en Avignon, l'un d'eux dans une salle paroissiale s'enfuit en criant, laissant sur la scène tout son matériel... et sept morts dans la salle. On parvint à une telle présence de l'inquiétude que l'on vit une panique se déchaîner dans une salle jurassienne où le film, représentant un incendie. Petit à côté commercial: les places près de la porte se vendirent plus cher que les autres, parce que la peur du feu les faisait apprécier particulièrement. On inventa petit à petit les défenses contre le feu, le cinéma fit un effort sérieux pour retrouver sa popularité, la crise fut dominée, elle n'en avait pas moins fait perdre effectivement plusieurs années au progrès cinématographique. Le feu, dit, pourquoi ne le sauriez-vous pas.

Lecteurs, à vos crayons...

CONCOURS DE CARICATURES

Nos lecteurs nous ont souvent demandé d'organiser un concours de dessins. Nous n'avons jamais très bien compris ce qu'ils entendaient par là. Les sujets bien entendus, ne manquent pas et ce qui est effrayant c'est justement leur nombre. Toute compétition est amusante et parfois même instructive et celle-ci nous allait assez. Avant elle, passèrent cependant les enquêtes, interviews du public par les acteurs, référendums, etc... Tout arrive cependant. Et, cédant à des suggestions de plus en plus impératives, heureux comme toujours d'établir un contact nouveau entre nos amis et la Revue, la chose vient d'être décidée. Mais attention ! Pour limiter l'inspiration de nos lecteurs et lui fixer des bornes, nous nous sommes arrêtés aux caricatures d'acteurs.



B. BRUNOY



Jean Mara prépare un dessin pour les vedettes et Jean Tisserand prépare une vengeance. (Photo Rizzo).

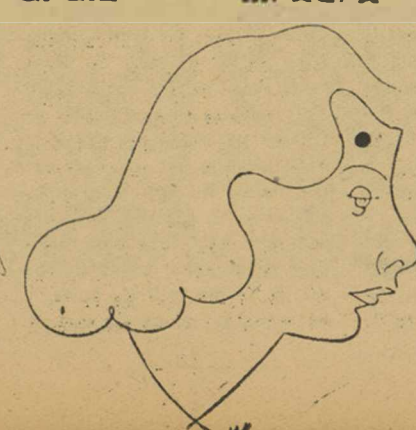
Le genre a ses maîtres et nous ne prétendons point lui fournir de nouvelles vedettes. L'idée va peu, être faire naître, qui sait ? quelques vocations !

C'est pour quoi vous trouverez dans notre prochain numéro le règlement complet de cette compétition, mais dès aujourd'hui nous commençons à vous redire qu'il s'agit de caricatures, que toutes copies de photos ou des scènes de films seront refusées. Et nous vous prions instamment de vous bien pénétrer de cette première et très importante condition. Non que nous ne pensions point vous la répéter mais parce que cette méditation évitera bien des malentendus et une certaine perte de temps.

Donc exercez-vous pendant quinze jours ! Retenez dès maintenant notre prochain numéro chez votre marchand habituel et comme dit l'autre : que la récompense aille au plus digne ! ! !



G. GIL



M. ALFA



JAN MARA

J. L. MESNIL

(DESSINS DE JAN MARA)



« Croyez-moi, écrivait une lectrice cette semaine, Georges Rollin a plus d'admirateurs que d'admiratrices et c'est le plus beau compliment qu'on puisse lui faire, en même temps que le gage très sûr d'un grand talent. Ce talent, Messieurs de la « Revue de l'Ecran », ce n'est pas vous faire injure que de dire que vous ne lui rendez pas très souvent hommage. Et pourquoi s'il vous plaît ? J'entends bien que mon protégé n'a pas des traits d'une exceptionnelle beauté. J'admets même qu'il soit physiquement assez quelconque mais il a l'œil, messieurs, l'œil qui manque à la plupart de nos autres sublimes jeunes premiers ! Regardez toutes ses photos, il ne peut se retenir, même devant l'objectif, de s'y montrer spirituel... » C'est bien ce qui m'inquiète, chère lectrice. Qu'un acteur comme lui ne puisse se « tenir d'être spiri-

GEORGES ROLLIN *s'évade...*

tuel, voilà qui est très grave et qui augure mal de ses interprétations. Mais ceci n'est qu'un détail et je suis prête à examiner avec vous en toute impartialité le cas Georges Rollin.

« Mais, coupez-vous, il n'y a pas de cas. Ne l'enterrez donc pas sous les grands mots. C'est de la mauvaise foi, il ne saurait y résister. » Pardon. J'ai voulu seulement parler de sa carrière et de ses possibilités, mais se faire comprendre paraît de nos jours difficile. J'ai vu Georges Rollin à la scène peu de temps avant la guerre dans un Rimbaud où, je le dis tout de suite, il ne manquait ni de flamme, ni

de sincérité. Cette flamme et cette sincérité éveillaient cependant un souvenir très récent, très précis, qui avait nom Jean-Louis Barrault. Je vous entends vous récrier : « Rien n'est plus louable que de choisir au début d'une carrière un maître ! » Nous sommes d'accord mais rien n'est moins intéressant que l'imitation. Or, Georges Rollin, sciemment ou non, imitait alors Jean-Louis Barrault. Celui-ci, s'il n'avait pas à l'époque le caractère officiel qu'il a trouvé depuis, jouissait d'une très estimable réputation. Rien de naturel, en effet, qu'un débutant ait été frappé par la manière de Barrault, cette plastique intransigeante, etc... Dommage que cette admiration ait trouvé beaucoup de ses manifestations dans les cheveux frisés et quelques tics...

A l'époque Rollin tourna *Accord Final*, où il était un chef d'orchestre malchanceux mais inspiré... à la Barrault. Passons sous silence *L'Embuscade*. Retenons un instant *Notre-Dame de la Mouise* où il

était le meilleur après Delmont et arrivons au cinéma d'après 39.

UN NUMÉRO DÉTRUIT

Une partie de l'édition de notre numéro fait par les acteurs a été détruite lors du bombardement de Marseille. De nombreux lecteurs impatients de recevoir cet exemplaire tant attendu nous ont écrit violemment pour nous le réclamer. Leur véhémence nous touche, mais nous ne pouvons les satisfaire. Dès que les circonstances le permettront nous envisagerons la réédition de ce numéro.

D'abord *Le Dernier des Six* et avec lui la surprise. Rollin s'est assagi, physiquement il est à peu près méconnaissable. Il a perdu son regard égaré, tout ce faux romantisme qui l'encombraient. On voit enfin son regard, ce regard, où, c'est vrai, il brille de l'intelligence et même de l'humour. Cet humour va donner sa mesure dans *Dernier Atout*, où l'interrogatoire de Catherine Cayret reste un des modèles du genre. S'agitant de compagnie avec Rouleau, Rollin plus maître de lui, semble-t-il, tient très brillamment sa place.

Ainsi le nouveau Rollin est né. C'est celui que nous connaissons, celui que, n'en déplaise à cette lectrice, nous ne sommes pas loin de suivre avec plus d'intérêt. Son personnage de Goupi Monsieur, plein de la vérité qui semblait coller à l'œuvre toute entière, lui a rallié bien des suffrages. Bien des suffrages aussi pour son interprétation du *Petit Poucet* devenu *Grand* dans la pièce de Claude-André Puget. Aujourd'hui il a terminé *Le Merle Blanc*, qui est un film franchement comique et dans lequel il aura l'occasion de se renouveler encore une fois.

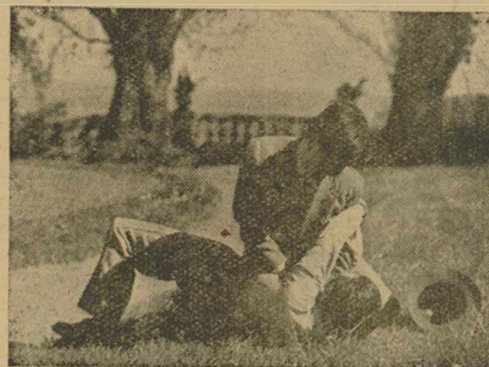


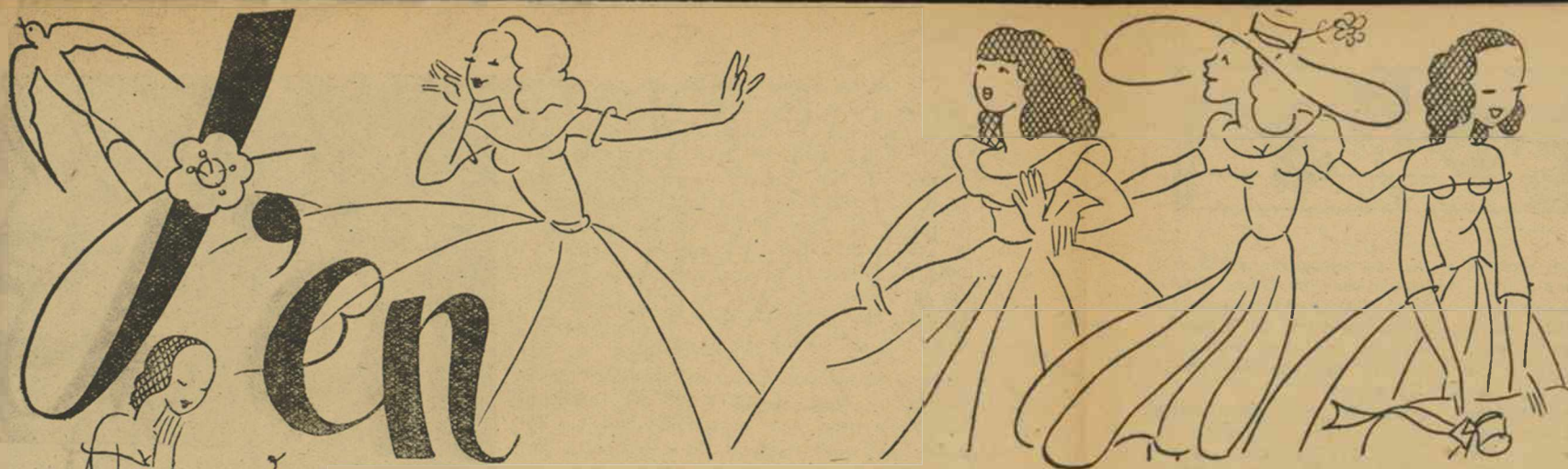
Avec Louise Carletti dans un acte délicieux : La danseuse et le soldat de plomb, qu'ils jouèrent deux ou trois fois dans des galas de bienfaisance et que Louise Carletti aurait bien dû reprendre à l'A.B.C. (Photo Lido)

Sa jeunesse ne l'a pas empêché de former d'autres comédies avec le concours d'Yves Furet, auquel un grand rôle finira par rendre justice. Et comme dit notre lectrice : « Il a l'œil ! » Risquons-nous que c'est... le bon œil ? Non, c'est bien mauvais ! !

Gef GILLAND.

Gilbert Gil et Georges Rollin se ressemblent mais dans *La Loi du Printemps* ils ne s'aimaient guère. *Dernier Atout* et *Becker* lui donnèrent une occasion de se renouveler, une occasion aussi de préparer *Goupi Mains Rouges*





LA SIMPLE

Claire. Gaie. Charman-
te. Délicieuse. La gamme
est ascendante et s'arrê-
te à sa modestie.

LA COQUETTE

Belle ou jolie, ingénue
ou vamp, redoutable ou
seulement sympathique.
Austère et pleine de
pompes (Photo Har-
cant).



LA GAMINE

On a de l'indulgence pour
elle. Capable de se dépenser
sans compter pour nous rete-
nir, nous arrêter au bord de
l'oubli. Hésite entre son pas-
sé et son futur et nous main-
tient dans l'attente. (Photo
Coulet).

LA SUBTILE

Bien plus qu'une ingénue.
Plus et moins qu'une jeune
fille. Le pouvoir d'une femme
et la grâce d'une chatte. Des
sauts de tristesse, de gaieté.

La plus charmante énigme
de toutes nos comédiennes. Et
tout ce que ce qualificatif
étroit ne peut enfermer (Pho-
to André Harcourt).



LA TENDRE

Trop douce trop ten-
dre. Un tout petit nez
qui se retourne. Des fos-
settes et des yeux bleus.
Mérite de sentir le
lait. (Photo Coulet).



LA RAISONNEUSE

Intéressante, intelli-
gente, irritante. Aigüe
acide. Un ravissant son-
rire. (Photo Harcourt)



J'ai donné le titre de cette double
page à mon neveu qui m'a répondu :
« On ! c'est pas de toi, c'est d'un
poète ! » Mon neveu, je dois l'avouer
fait de très sérieuses études secon-
daires et il est en sixième B. Sans
doute cette distinction et cette lettre
le dispensent-elles de mettre un nom
sous les citations. Je ne l'ai pas
sorti de son ignorance. Mais j'ai
cherché avec un crayon et un papier
« les jeunes filles du cinéma ».

Elles sont nombreuses et j'ai vite
été embourbé comme ici d'une joyeuse
assemblée. Il a fallu en éliminer
quelques unes faute de place et mal-
gré ma répugnance pour cette so-
lution extrême. J'ai éliminé une de
celles auxquelles je tenais le plus :
Juliette Faber. Je le dis tout de sui-
te, dussé-je passer pour pour mon
propre chargé de publicité j'ai pou-
elle une grande tendresse. Elle est
jeune et jolie, elle n'est pas bête,
elle a de la personnalité.

Sans doute, Micheline Presle
vous paraîtra-t-elle cent fois plus
coquette que Gaby André et mille
fois plus espiègle que Louise Carletti.
C'est regrettable vraiment ! Il est
tout aussi ennuyeux que ne figure
pas ici votre idole. Il vous reste la
possibilité de l'imaginer entre celle-
ci et celle-là, même si elle a dépassé
trente cinq ans, même si elle n'a plus
d'ingénu que l'emploi. Au bout d'un
très court instant vous la verrez luire
sur un fond or et occuper toute la
place. Miracle du cinéma ou de l'au-
to-suggestion...

Un des

Jeunes filles



CHANSONS

C'est un fait que la chanson populaire est en pleine vogue. Sans doute faut-il croire le poète qui a dit qu'en France tout finit par des chansons.

Pourtant les moyens de diffusion se sont amenuisés. Les « pick up » des cafés se sont tus, les bals ont disparu, la chanson n'est plus, comme autrefois, la musique de la rue. Mais elle reste, malgré ce handicap, une industrie fructueuse et les chansonniers se sont multipliés.

Nombreuses sont les vocations nouvelles et l'un des plus grands éditeurs de musique populaire de Paris, M. Roger Celler, successeur de Paul Beuscher, reçoit en moyenne dix manuscrits de chansons nouvelles par jour. Il a même des formules toutes prêtes, fort aimables d'ailleurs, pour les retourner une semaine plus tard à leurs auteurs qui ont généralement plus de présomption que de talent.

« Faire une chanson » est un métier. Il faut d'abord que le sujet puisse plaire à la masse. Question de flair, de climat, de « métier ».

Et, de plus, pour qu'une chanson réussisse, il ne suffit pas qu'elle soit bonne. Il faut qu'elle soit lancée par une grande vedette. Le problème est, donc d'intéresse, d'une manière ou d'une autre, un artiste connu pour qu'il consente à la chanter. Ensuite il ne reste plus qu'à la faire enregistrer sur disque et, bien entendu, passer à la Radio. Si les « fidèles auditeurs » la réclament, c'est le succès.

Le film peut aussi aider puissamment au lancement d'une chanson.

Actuellement, le caractère de la chanson a changé. Elle est plus sentimentale ou plus poétique. Le comique banal a du plomb dans l'aile. La faveur du public se partage à peu près également entre

la « chanson réaliste » et la « chanson de charme ».

Ce qui n'empêche pas Edith Piaf de piétiner, mais peut-être a-t-elle conquis une telle place qu'elle ne peut plus guère progresser. Par contre de nouvelles vedettes sont nées. André Claveau en est l'exemple le plus célèbre, serrant de près notre Tino Rossi tout sucré. D'autres montent : Georges Guétary, Yolanda et surtout Andréx.

Le genre « comique » tend à disparaître. Est-ce un peu à cause des « rigueurs » de la censure qui n'aime pas beaucoup ce genre, où les allusions politiques peuvent trop facilement se glisser ? Quoi qu'il en soit, Fernandel est en baisse et on se demande si ce pauvre Dranem aurait encore du succès.

Le seul comique qui plaise est le comique « swing » — et somme toute assez poétique — de Charles Trénet.

Les chansons qui eurent le

André Claveau devait enterrer Tino Rossi et Guétary se rait de près Claveau. Mais tout ce monde-là chante toujours....



plus de succès en 1943 ont été « La Rue de notre Amour » et « Histoire d'Amour ». La chanson « 44 » qui s'annonce, sera peut-être « Marjolaine », que chante André Claveau.

Malgré les circonstances, l'édition des « papiers », c'est-à-dire des chansons — paroles et musique — atteint des chiffres considérables. « Régine » n'a pas été tirée à moins d'un million d'exemplaires.

Sitôt imprimées, les chansons s'envolent jusqu'au fond des provinces affirmer la vague déjà amorcée par la Radio. Jusqu'en 1939, c'était le Nord qui était le plus gros consommateur de chansons, maintenant, sans qu'on sache pourquoi, c'est surtout l'Ouest et aussi le Midi.

Rappelons que les auteurs se sont groupés, dès 1851, pour défendre leurs intérêts, en créant la Société des Auteurs et Compositeurs de musique. Elle ne comptait que 150 membres à son début, ils sont aujourd'hui 15.000 et la Société enregistre environ 1.500 chansons en moyenne par mois...

En 1929, la France a édité 15 millions de disques ; actuellement, en dépit des difficultés du moment, elle en édite 30 millions, qui exigent 150 tonnes de charbon par mois.

L'ancienne matière première du disque avait cependant rapidement fait défaut mais on trouva des produits de remplacement meilleurs qu'elle. Puis ils disparurent à leur tour et on se sert maintenant de produits de synthèse (acétate de vinyl et gobanlyte), recouverts d'une pellicule de cire.

Déjà, les maisons d'édition préparent l'après-guerre en recherchant les futures vedettes et surtout les chansons qui auront du succès « après les hostilités ».

Georges-H. GALLET.

DIVERTISSEMENT

Le cinéma supporte sa part de calamités qui fondent sur notre pays. Tout semblait à cette heure le condamner à mort. Pourtant il s'acharne à vivre à tenir avec ses dernières cartouches, ses dernières provisions, ses dernières bourses d'air encore disponibles. Les producteurs s'acharnent à terminer les bandes en chantier, dans des conditions de travail épuisantes; les distributeurs n'hésitant pas à mettre en circulation des films dont ils savent par avance que leur rendement sera désastreux ! Les exploitants utilisent au maximum les pauvres possibilités qu'on leur laisse. Personne ne se décourage, personne ne jette le manche après la cognée.

Certes des raisons d'ordre matériel font agir tous ces ouvriers du cinéma. Il faut sauver les capitaux déjà engagés, il faut maintenir — fût-ce au ralenti — l'activité de la maison; il faut sauvegarder au mieux les intérêts de tout ce peuple de travailleurs que fait vivre l'écran.

Mais je me refuse à penser que cette lutte pour la vie ne trouve sa force que dans des motifs d'ordre matériel. Je veux y voir autre chose.

Lorsque ce cataclysme sera passé sur notre pauvre planète que les canons se seront tus et que les avions auront cessé de détruire lorsque on aura compté les morts et dénombré les ruines, lorsque les hommes égarés sortiront des caves où les traque un progrès qui a trahi sa mission, il faudra bien cependant que la civilisation terrestre se soit rotée et qu'une nouvelle marche en avant porte l'humanité sur des positions « plus avancées ».

Qu'est ce qui comptera à ce moment ? Les richesses détruites, tout un capital lentement amassé et en quelques instants détruit donneront à l'homme la possibilité d'un « abeur matériel terrible dans la tristesse et la pauvreté ».

Certes on referra les machines pour les besoins qu'on espérera définitivement pacifiques, on reconstruira les avions, les bateaux, les autos

qu'on ne destinera plus pour quelque délai du moins, aux missions destructrices. Mais quel temps faudra-t-il pour ressusciter de ce désert désolé ?

Pour que le découragement ne s'empare pas de ceux qui auront vu leurs biens détruits leur famille disparue, leur pays mis à sac, il faudra que l'esprit ait survécu.

C'est là souvent religieux ou laïque, que reparaitra l'élan nouveau. Et je l'entends non pas pour qu'un peuple retrouve son bien ténéré, ses aises, ses jouissances mais pour qu'il retrouve le goût de vivre et de reprendre son ascension dans le progrès intellectuel et moral qui est le seul qui compte.

Voilà de bien graves propos direz-vous et à propos de cinéma. Je suis ridicule si vous pensez que le cinéma est seulement la grosse rigolade ou les larmes faciles du « né-

lo. J'ai raison si vous estimez avec moi qu'il faut voir autre chose dans ce qu'on a osé appeler un art.

Divertissement sérieux et dans la plus haute signification de ce mot dans celle que lui donnait Pascal.

Et ainsi essai d'une expression nouvelle de l'âme et du cœur, langage étonnant capable de traduire ce que la mot, la palette, le ciseau sont impuissants à exprimer.

Le cinéma est une forme de l'esprit.

C'est pourquoi je salue ces efforts désespérés pour qu'en France il réagisse à la tourmente c'est pourquoi je souhaite que ces efforts de tous pour le sauver soient couronnés de succès.

Il importe peu qu'a tant de ruines s'ajoute celle des studios et des maisons de commerce. Ce qui est essentiel c'est que subsiste la foi dans l'œuvre et dans l'avenir.

Plus que jamais il n'y a et il n'y aura que la foi qui sauve.

Emile CARBON.



Pierre Richard Wilm, musicien et père de famille dans La Fiancée des Ténébres.

MA CHRONIQUE..

Ca c'est passé comme ça. L'autre jour, Soro (c'est mon papa), il lisait La Revue de l'Ecran. Et puis, je le vois qui fronce les sourcils et qui crache son mégot au lieu de le ramasser précieusement : « Mauvais signe ! » que je me dis. Et puis, le voilà qui se lève et qui se met à grogner : « Tu vois, Toto, en quels temps nous vivons, fait-il. Voilà un journal qui était bien rédigé, et tout... Et les colporteurs étaient des gens respectables et sérieux : il y avait Monsieur Bessy, qui sera un jour de l'institut ; il y avait Monsieur Jef Gilland, avec son col à manger de la tarte ; il y avait Monsieur Carbon, qui est licencié es-pastis ; il y avait Monsieur Arlaud, qui est abonné au gaz ; il y avait Monsieur Gallet, qui donne ses cigarettes aux copains ; il y avait Monsieur Corbeille, qui a une belle barbe et qui est membre de plusieurs sociétés savantes de la grande banlieue... C'est te dire, Toto, que la rédaction de la Revue était une rédaction honora-



ça c'est mon Papa
(il épa content)

ble... Et puis, maintenant, voilà qu'ils ont engagé cet espèce de freluquet de Benjamin Croquant ! Tu te rends compte, Toto, Benjamin Croquant ! Quel voisinage ! Et moi, ton père bien-aimé, moi qui ai mon certificat d'études, moi qui sais parler le louchébem, j'irais me commettre avec un olibrius qui n'arrive jamais à écrire son article ?... Non, personne ne verra cette turpitude !... »
Là, mon père s'est arrêté, vu qu'il avait perdu la respiration. Alors je lui dis : « Oui, mais si tu ne travailles plus, le directeur ne te donnera pas les fastueux appointements qu'il te donne chaque mois... » — « Fils, a dit mon père, tu parles d'or ! Mais

Benjamin
Croquant eutré
par l'in-o-ince du
document demande
qu se réduisse le
conseil de rédaction
qui statuera sur
son sort.

Portrait de la rédaction par
le fils de Soro.

J'ai envisagé la question : puis-je accepter ce Benjamin Croquant, toi aussi, Toto, tu pourras faire du journalisme. Dorénavant, c'est toi qui collaboreras à la Revue et tu toucheras à ma place les fastueux appointements mensuels... Bon. Ça fait qu'à partir de maintenant, c'est moi qui me la colle. Seulement, voilà, moi j'y connais rien au cinéma, mais il paraît que ça n'a pas d'importance, et que bien des gens qui écrivent sur les films, ils n'y connaissent rien non plus. Ça ne les empêche pas de se prendre très au sérieux et puis, pour les fautes d'orthographe, il n'y a pas à se faire non plus : il y a des correcteurs à l'imprimerie... Maintenant, je vais parler du cinéma. C'est pas les sujets qui manquent. Il paraît, comme ça, que nous assistons aux derniers soubresauts du



ça, c'est
M. Corbeille

parlant en noir. Bientôt ça va être l'ère de la couleur. Et puis après, avec le progrès, il y aura le relief. Et puis après, avec le progrès, il y aura le cinéma odorant (un documentaire sur les fromages, vous voyez ça d'ici !). Quand le cinéma sera parlant, en couleurs naturelles, en relief, et odorant on aura presque atteint la perfection, et le spectateur aura l'impression de vivre au milieu des acteurs. On nous promet ça pour bientôt. Eh bien, moi, j'ai une bonne idée : on devrait supprimer l'écran, et à sa place, construire dans les salles une sorte de terrasse, qu'on appellerait la scène. Au lieu de photographier les décors, on en mettrait de vrais sur cette scène, ça fera plus authentique. Et puis, au lieu de photographier les interprètes, ce qui est toujours un peu artificiel, on les amènerait en chair et en os devant les spectateurs. Ils parleraient, ils joueraient devant nous, on pourrait les toucher, les sentir. Pour les changements de décors, il y aurait des intervalles nommés



ça c'est moi, je danse
sur Croquant

entr'actes. Là, alors, on aurait une vraie impression de vie. Et c'est ça qui serait la perfection du cinéma. C'est une bonne idée, hein ? Je suis content de l'avoir trouvée. J'ai bien envie d'aller la proposer au COIQUE. (Paraît que c'est comme ça que ça s'appelle, les officiels). Et maintenant, au revoir ! La prochaine fois, je vous raconterai l'histoire du monsieur qui avait la barbe en poils d'artichaut... C'est Benjamin Croquant qui en aura une jaunisse !...

toto,
le fils de Soro

LA CRITIQUE

MONSIEUR COCCINELLE

Monsieur Coccinelle est le Français moyen par excellence. Né le 4 janvier 1888 à Béton-sur-Seine, il habite une charmante villa dite des Cèdres, parce qu'il essaye en vain d'y faire pousser sous cloche et avec de l'extrait d'engrais dynamique un cèdre du Liban. Monsieur Coccinelle a une taille moyenne, des cheveux moyens, un nez moyen, une barbe moyenne, un teint moyen, des yeux moyens, et aucun signe particulier. Cela ne veut pas dire qu'il soit un imbécile. Il est très fier de ses ancêtres qui prirent la Bastille, avec quelques autres, il est vrai, en 1789. Il aime les sports et le manifeste tous les 11 Juillet à la foire en descendant des bonshommes de son, il aime la liberté et subit la tyrannie de sa femme, pas plus méchante qu'une autre au fond, il a l'esprit de famille et adore sa tante Aurore qu'il a recueillie. Enfin au bureau tous les matins et rentre tous les soirs. Il y va sur l'air des Bateliers de la Volga et en sort sur celui de Guillaume Tell. Monsieur Coccinelle cependant va vivre un conte de fées...

Nous ne le raconterons pas avec des mots. Mais nous vous conseillons vivement d'aller vous y amuser, vous attendrir.

Bernard Deschamps qui est d'une manière intégrale l'auteur de ce film étonnant à plus d'un titre à la fois en les éloges. Son œuvre originale extrêmement fine et intelligente, d'une satire perceptible à tous et aux autres et par là même, intelligible à tous les publics, a utilisé avec un rare bonheur la musique, qui, fait assez rare, joue un rôle expressif. Son film rappelle par plus d'un point la manière de René Clair, dont il a la concision et la poésie en même temps que l'ironie subtile.

Pierre Larquey est Monsieur Coccinelle d'une façon absolument parfaite. Il en a la bonhomie, le physique, les caractéristiques physiques et, grâce à son talent, morales. Jane Lory, sa femme, est très bonne. Jeanne Provost, la tante Aurore, a su donner à son personnage le charme désuet qui lui convenait. Pizani et Bergeron font correctement ce qu'il faut. Il faut citer tout particulièrement le ménage Dupont (Hortense et Brutus), qui sont une merveille d'observation et d'ironie.

J. M.

LA VIE DE PLAISIR

Le non conformisme en lui-même nous est sympathique, c'est pourquoi l'idée conductrice de La Vie de Plaisir nous paraissait prometteuse. Est-ce à dire que la réalisation recule devant l'intention ? Presque. Tout vient sans doute d'un manque d'équilibre et de vérité assez gênant en la circonstance. Expliquons-nous : nous admettons sans autre discussion que la noblesse que nous montre Albert Valentin soit monnaie courante (encore que cela soit quelque peu factice),

nous admettons très volontiers également que le personnage opposé, le bon larron, soit un directeur de boîte de nuit. Mais nous refusons de croire à leur absolue noirceur ou à leur absolue pureté. Et c'est là que la démonstration pêche par excès de bonne volonté. Pour le procès de ces deux classes (car c'est bien de cela qu'il s'agit), une plus grande vraisemblance eut été plus valable. Les auteurs craignant de n'être pas compris ont rajouté aux uns et aux autres une vilénie supplémentaire ou une bonne action en prime. On comprend leur désir d'être intelligibles mais on regrette qu'il enlève une force certaine à leur exercice.

La bénédiction des chiens courants qui est une image se dispensait fort bien d'un rappel dans la scène suivante. Rappel purement verbal qui n'ajoute rien à la pensée et, voulant la prolonger, la diminue un peu. C'est peut-être chicaner sur la forme et le public ne l'entend pas de cette oreille, qui réagit violemment à la scène. D'ailleurs indépendamment de ces restrictions et peut-être même à cause d'elles, l'œuvre de Valentin et Spaack a quelque chose d'irritant qu'ils recherchaient sans doute, mais qui n'est dû, nous semble-t-il, qu'à la cohésion relative de l'ouvrage. Le procédé cher au metteur en scène du retour en arrière, trouve ici une expression nouvelle et intéressante. L'histoire commençant par un procès en divorce où chaque avocat raconte suivant son optique, la vie de son client. C'est tout de même un de ces films qu'on discute parce qu'ils défendent quelque chose, et c'est bien agréable !

L'interprétation est remarquable mais il faut citer en tête Aimé Clariond dans un rôle qu'il défend admirablement. Préjean, sympathique et bon enfant, est l'incarnation rêvée de son personnage. Claude Genia est ravissante et joue très adroitement. Jean Paqui est meilleur qu'à l'ordinaire. Jean Servais a une panne. Tous les autres défendent avec beaucoup de talent leurs emplois respectifs.

J. M.

Le prochain numéro de
la REVUE de l'ÉCRAN
paraîtra le 29 Juin 1944.

La semaine prochaine

lisez FILMAGAZINE

Les femmes, c'est un fait admis, ne l'aiment pas. Elles lui déniaient tout charme, à l'exception d'une brutalité qu'elles blâment et d'une série de « moyens » efficaces sans aucun doute, mais trop voyants. Comme bien d'autres, Ginette Leclerc a failli mourir sous l'étiquette : « femme sensuelle et provocante ».

Cela commença par les petites femmes qui s'assoient sur les genoux des vieux mes-

sieurs. Généralement tout ce monde là est ivre, ce qui permet un tableau genre : « Fin de soirée à Montmartre » ou « Tantemp on fait la bombe », comme tout metteur en scène de ce nom en a commis au temps de ses premiers pas. Il y a ensuite l'étage supérieur (si j'ose dire) : celui de la fille cigarette au bec et bouche lasse, main sur la hanche et robe collante. On y permet un rien de tristesse, un soupçon de canaillerie, beaucoup

de déception, c'est presque « le petit rôle ».

Pour Ginette Leclerc ce temps-là fut coupé par quelques incidents qu'elle raconte encore avec plaisir comme celui des pantalons : ses ressources étant à l'époque assez maigres elle avait pu obtenir à un prix assez bas un stock de pantalons, combinaisons, etc..., qu'elle vendait entre deux prises de vues, sans détailler (un pantalon, une chemise, une combinaison) et avec beaucoup de rapidité. Ce sont des initiatives pareilles qui lui permirent d'attendre. Celles-là et aussi par exemple : LES DEGOURDIS DE LA II.

Tout cela finit par l'amener tout de même à PRISON SANS BARREAUX. La révélation du film c'était Corinne Luchaire, mais Ginette Leclerc qu'on connaissait, réussit le tour de force de paraître inattendue et surprenante de sincérité. La scène où complètement ivre elle ameute toute l'institution, valait par la force qu'elle y mettait, l'exubérance de sa nature qui se découvrait comme une véritable nature de comédienne. Ginette crut alors de très bonne foi, et nous le crûmes aussi, que les mauvais temps étaient passés. Elle le dit elle-même : « A partir de ce moment-là, je m'allongeai sur mon lit et le téléphone sur le ventre j'attendis les rôles, merveilleux et sublimes, qu'une telle avalanche de compliments ne pouvaient manquer de me valoir. Mais j'eus encore beaucoup de propositions pour jouer les petites femmes et je les refusai avec horreur. Fini tout ça, quand bien même je devrais attendre des années. » Au bout de quelques mois cependant elle commença à en avoir assez. Ce fut l'instant où Marcel Pagnol la choisit pour être LA FEMME DU BOULANGER. Enfin !

On lui laissait peu d'initiative et son grand mérite consistait à être présente.

(Photo Continental Films)

Par un curieux coup du sort, le nom de Ginette Leclerc grandit encore un peu sur les affiches, mais l'importance ou l'intelligence des rôles ne suivit pas le mouvement. Maintenant on la connaissait, on l'appréciait, on savait de quoi elle était capable, mais rien ni personne ne pouvait dire à quoi cela servirait et si un film quelconque affirmerait à jamais cette vérité. L'EMPREINTE DU DIEU fut presque ce film-là et on y vit les seconds rôles comme elle dévorer à belles dents Blancher et Annie Ducaux. Jacques Dumesnil y faisait lui aussi une création étonnante de force, de brutalité et s'imposait dans l'esprit des spectateurs comme le véritable dieu de cette aventure.

Depuis l'armistice elle a tourné sans s'arrêter et quand on dit cela on pense bien qu'il ne s'agit pas que de chefs-d'œuvre. Il y eut des surprises comme dans CE N'EST PAS MOI où elle jouait une jeune personne charmante et pas grue pour un sou ; LA GRANDE MARNIERE ou Ginette Leclerc aux champs ; FIEVRES ou Ginette Leclerc et Tino Rossi ; LE CHANT DE L'EXILE ou re-Ginette et re-Tino. Mais la patience mène à tout. Clouzot et Chavance qui préparaient LE CORBEAU lui réservaient SON rôle. Et pour une fois on lui demandait d'être belle sans être bête ou d'être désirable sans être redoutable. La violence de l'œuvre, son caractère anti-conformiste, l'indignation qu'elle souleva chez les uns et l'admiration qu'elle suscita chez les autres, la désignaient en tous cas comme un des films les plus marquants de ces cinq dernières années. La brutalité de certains passages qui tranchait avec le ton doucereux de beaucoup trop de nos productions, firent violence à la prudence d'une quelconque opinion publique. LE CORBEAU, comme L'ETERNEL RETOUR et LES VISITEURS DU SOIR fit école, nous avons aujourd'hui son frère en simili-violence : LA VIE DE PLAISIR. Mais il y a plus d'émotion dans le chef de file, il y a l'interprétation hors-pair de Pierre Fresnay et celle, il faut bien y venir, de Ginette Leclerc. Rien de plus banal en soi que son personnage : la fille régénérée par l'amour a empoisonné le théâtre, la littérature et le cinéma. L'ennui vient sans doute de ce qu'avec cette passion qu'on leur octroie on veut donner une prime à la plus sotte une remarquable intelligence. On aime que dans LE CORBEAU, la transformation de Ginette Leclerc se heurte d'abord à l'incompréhension de Fresnay, que cette volte-face lui paraisse impossible, contraire à toutes les lois. Et, à cet égard, la scène des bagages est d'une étonnante vérité. Que Ginette Leclerc embarrassée par sa tendresse, son amour qu'elle sait être éclatants, ne sache pas qu'un dossier peut s'appeler une chemise, m'a paru un détail assez poignant, mesurant ce qui les sépare et ce qui les rapproche avec, au loin, la perspective



De l'Empreinte du Dieu au Val d'Enfer (Continental Films), beaucoup de films, beaucoup de créations, qui lui valent la popularité mais non toute la satisfaction qu'elle était en droit d'en attendre. Sauf Le Corbeau qui...

de l'enfant qui saura, peut-être, rétablir tout cela.

Depuis il y a eu d'autres films dont LE VAL D'ENFER et le DERNIER SOU. Il y a même eu une très grave maladie dont ses amis ne crurent pas la voir triompher, mais tout cela est derrière et ses yeux ne fixent que l'avenir.

Jacques MARNAY.

aujourd'hui et DEMAIN



Gabrielle Fontan et Jacques Dumesnil dans une des meilleures scènes de *Service de Nuit*. Miracle d'un authentique talent qui leur est commun et leur permet de faire rendre le maximum à leurs personnages.

C'est Raymond Rouleau qui a mis en scène la nouvelle pièce de J. P. Sartre qui passe actuellement au Vieux Colombier : *Huis Clos*. Elle est interprétée par Gaby Sylvia, Tania Balashova, Michel Vitold.

C'est *La Femme du Boulanger de Giono* qui a succédé aux Ambassadeurs à Léona. Alice Cocéa, Pierre Larquey et Louis Salou se partagent les principaux rôles.

Marcel Herrand, Maria Casares, Marie Kalf et Hélène Vercors jouent *Le Malentendu* d'Albert Camus aux Mathurins.

Après cinq ans d'inter interruption Maurice Cam vient de reprendre *Bifur*. René Dary retrouve son rôle de même qu'Azais, Aimos et Le Vigan, Ariane Borg et Martine Carole reprennent les rôles de Conchita Montenegro et Annie Verway.

Jacqueline Porel revient au cinéma dans *La Grande Mente* avec Jacques Dumesnil, Aimé Clariond.

Au Michel Parade Amoureuse d'André Ransan avec Simone Valère et Raymond Segard. Mise en scène de Parysis et Robert Dhéry.

Bernard Lancret et Michèle Lahaye sont partenaires dans *Souvent Femme* varié de Robert Boissy au Gymnase.

LE CINÉMA FRANÇAIS A BUDAPEST...

Ceux qui croient que les événements de guerre et la diminution de la production cinématographique française qui en est résulté auraient considérablement réduit la diffusion des films français à l'étranger, se tromperaient agréablement s'ils avaient l'occasion de jeter un coup d'œil sur les programmes des salles de Budapest. Ils pourraient, en effet, constater que, grâce à l'excellente renommée que le cinéma français s'était acquise, bien avant la guerre, dans la capitale hongroise, le public hongrois continue à suivre avec un très vif intérêt les efforts du film français actuel.

Voici la liste des films français qui passaient dernièrement dans les différents cinémas de Budapest :

- BATTEMENT DE CŒUR.
- YOSHIWARA.
- LE DUEL.
- VOLEUR DE FEMMES.
- A LA BELLE ÉTOILE.
- UNE FEMME DISPARAIT.
- ACCORD FINAL.
- NEUF MUSES.
- NAPLES AU BAISER DE FEU.
- MAUVAIS GARÇON.
- PARIS-NEW-YORK.

C. R.

Et voici Cédette Joyeux et Georges Marchal que Gabrielle Dorziat suit d'un œil attendri, di ait-on, dans *Eclat* au Roy de J. P. Faulin. On y verra la première représentation d'Esther devant Louis XIV (Maurice Escarpe).

Le PRIX d'une GIFLE

Monique Joyce — qui s'appelle plus prosaïquement en réalité Thérèse Bénard — est bien folle, mais elle a la main un peu lestée.

C'est ainsi que la nuit du 15 avril, alors qu'elle passait à la hauteur du numéro 11 de la rue François-Ier, à Paris, un agent lui intima l'ordre de descendre du trottoir à cause de certaines barrières blanches « qu'elle n'avait même pas vues ». Sans doute le fit-il sur un ton qui déplut à la mignonne Monique. Bref, elle lui lança une giffe. Du moins si l'on en croit le procès-verbal.

Heureusement, elle a su déployer plus de charme devant le Tribunal — sans aller toutefois jusqu'au geste de Phryné —. Et cet aéroportage lui a tout de même coûté 15 jours de prison avec sursis et 2.100 francs d'amende.

C'est cher pour une giffe, alors qu'il ne manque pas de Messieurs qui en reçoivent pour bien moins que ça et par de moins charmantes mains.



LE FACTEUR..

Robert G., à Montpellier.

Ecrivez directement à Alain Cuny, qui vous enverra certainement sa photo. Que vous dire que j'ai déjà répondu : ses admiratrices ? J'admetts son étrangeté, un certain talent mais non un véritable talent de comédien qui implique la substitution du personnage à l'acteur. Il me semble qu'il est destiné à jouer toute sa vie les Alain Cuny. Opinion toute personnelle, je vous le concède volontiers, mais puisque vous me la demandez...

Max C. à Nice. — Merci de vous enquerir de ma santé. Pour l'instant elle est excellente. J'espère qu'il en est de même pour vous (je réponds avec un tel retard !). Maintenant que nous avons sacrifié aux usages mondains j'ai le plaisir de vous apprendre que l'actrice en question se nomme Martine Carole et que j'ai été moi aussi très heureux de voir La Ferme aux Loups. Patientez encore un peu pour Lucien Baroux. A très bientôt.

Simone O., à Roanne. — Votre lettre est charmante et je vous en remercie très sincèrement. Oui, vous pouvez écrire au Studio Harcourt, 75, avenue d'Éna, pour les photos en question, peut-être vous les fourniront-ils ? Remerciez aussi toutes les lectrices que « vous représentez » !!

Antoine G., à Lyon. — Nous ne connaissons pas l'adresse d'un Georges Génin qui ferait du théâtre. Ne confondez-vous pas avec René Génin ? Si oui, envoyez votre lettre, nous la ferons suivre.

Mes correspondants sont des gens charmants. Je le dis comme je le pense et après avoir bien pesé leur obstination à me demander des adresses d'acteurs, leur entêtement à savoir si Gilbert Gil est le fils de...

Car, en somme, ils ne me connaissent pas et m'accordent la plus grande confiance et le plus large crédit. Ce sont là ces choses qui touchent. Cette semaine elles m'ont presque vengé des insolences du fils de Soro. Il faut dire que ce galopin est à bonne école et que jamais l'expression de père nourricier ne m'a semblée plus juste ! ! ! Quelle éducation !... Je crains fort en effet qu'il ne rende des points à Benjamin Croquant et que notre rédaction, remplie d'hommes charmants de goût et d'esprit (et toc !) ne soit obligée d'endurer leur effronterie simultanée. A moins qu'ils n'en viennent à un duel... Eh ! Eh ! Croquant trépassait à FRACASSE ! !

Monsieur Corbeille

La Revue de L'ÉCRAN

Direct.-Propri. A. DE MASINI
Secrét. Gén. R. M. ARLAUD
Secrét. Rédact. GEF GILLAND

BUREAUX :
43 Bd de la Madeleine, Marseille
Tél.: Nat. 26-82.

15, Rue de Douai, Paris
Tél.: Trin. 38-53

Cours Victor Hugo, Cavillon
Tél.: 20.

Abonnements : France
1 ans : 150 frs. 6 mois : 80 fr

Chèques Postaux :
A. de MASINI, 466 62
Marseille.

Raymond M., à Nice. — J'ignore, cher Monsieur, quelles sont les personnes habitant actuellement Nice. Nous avons transmis vos lettres.

Paul P., à Lyon. — Merci, merci, merci ! ! Nous sommes très touchés de votre sympathie. La Revue vous plaît ? Bravo et tant mieux, nous ferons en sorte que cela aille en augmentant ! Demandez tous renseignements à l'I. D.H.E.C. C'est Aimé Clariond qui jouait le rôle de Domino. Non, vraiment pour la torsade en question, je ne crois pas qu'elle soit l'apanage de Madeleine Sologne, comme vous dites. Trois questions seulement !

Paul M., à Marseille. — Votre lettre a été transmise à Marcel l'Herbier. Il aura certainement répondu à votre demande en vous envoyant les renseignements en question.

Micheline V., à Nîmes. — Tino Rossi ne répond pas ? Lui en avez-vous seulement laissé le temps ? Un peu de patience, voyons !

Viviane C., à Nice. — Nous avons très souvent parlé de Louis Jourdan. Son dernier film : Les Petites du Quai aux Fleurs sort actuellement à Paris. Les principaux films de François Périer depuis l'armistice : Premier Bal, Les Jours heureux, Mariage d'amour, Lettres d'amour, Le Camion blanc, Bonssoir Mesdames, Bonssoir Mesdames, La Ferme aux Loups, L'Enfant de l'Armour.

André V., à Montluçon. — Raymond Rouleau est marié avec Françoise Lugagne.

M. D., à Béziers. — Henri Vidal jouait dans Montmartre sur Seine et dans Port d'Attache avant L'Ange de la Nuit.

Carlos L., à Nice. — Madeleine Sologne avait un tout petit rôle dans Adrienne Lecouvreur. Oui, j'ai une grande tendresse pour Les Visiteurs du Soir. Allez revoir le film après deux ans, par exemple, vous constaterez qu'il a déjà pris cette teinte particulière aux chefs-d'œuvre.

La Marge aux Canards



MARIE CARLOT est-elle MARIE CAPLIE

...nous demande un lecteur qui ajoute : « Pour moi bien qu'elle ait changé de coiffure et surtout de teinte de cheveux, la chose me paraît à peu près sûre. » Nous laissons à tous nos autres lecteurs le soin de trancher cette grave question.

ENTENDU DANS LE PUBLIC

Sortie de La Vie de Plaisir : — Quand même Albert Préjean il a un drôle de nom là dedans : Moulette, Monette...

— Eh ! non : Maulette. Une moulette c'est un outil, ça fait peuple, tiens...

SAVIEZ-VOUS QUE ?

Janine Darcey s'appela quel-que temps Janine Darcey et quelle arriva cinquante au concours de Miss Cinéma 38 derrière Geneviève Chaplain devenue depuis Geneviève Guitry ?

Et que la blonde Annie France en un temps où elle était platine n'était encore que Jenny Hecquet ?...

nos COUVERTURES

R. ROULEAU.

Il fut l'interprète déjà de Becker dans Dernier Alouet. Rouleau pollicier s'appelait Clarence, Rouleau Couturier s'appelle aussi Clarence. Entre les deux il y a bien entendu, ce qu'il est convenu d'appeler un monde mais ils se ressemblent cependant par plus d'un point. On les reconnaît à ce qu'ils sont minutieusement définis, à une foule de détails qui ne tiennent pas seulement au physique et qui montrés par une main de maître prennent un relief singulier. Rouleau a la plus vive estime pour Becker et pour Goupi Mains Rouges. A la lecture du sujet de Falbalas il s'enthousiasme pour la compréhension si évidemment cinématographique de l'auteur. A la réalisation il approuve avec force l'art de la minutie qu'applique partout Becker. Il n'admet pas que sous prétexte

qu'un accessoire quelconque est loin du champ il perde toute importance mais il n'a pas non plus que l'ambulance l'emporte sur le caractère de ses personnages. Il résout ce paradoxe avec une aisance et une virtuosité que doivent lui envier bien les confrères. Talentueux et travailleur il se devait de choisir comme interprète principal un comédien qui le comprenne et l'aide. C'est chose faite avec Raymond Rouleau.

F. BESSY.

Si on ne craignait d'être triste on dirait volontiers Francine Bessy ou la nostalgie. Mais la nostalgie à son âge c'est un non sens. Elle a devant elle tant de jeunesse et tant de force que cette mélancolie nous trouve sans écho... Serlement avec le désir de la revoir très bientôt dans un bon rôle. Espoir...

Danielle Darrieux annonçait « Ciné Suisse » dans un de ses derniers numéros, aurait quitté Mégève pour l'Amérique du Sud. Accueillons une fois encore la nouvelle avec circonspection...

MON PAPIER

Comme tous les journalistes — qui se respectent — le premier article que je lis dans la revue, c'est le mien, mais il m'arrive ensuite d'en parcourir quelques autres et j'y ai découvert récemment une chose inouïe, c'est que mon confrère Soro que je tenais pour un garçon relativement assez honnête avait laissé son fils jouer avec son encrier. Ce qui prouve que ce fils est bien mal élevé. On m'y a fait d'ailleurs et c'est bien la première fois que je m'entends insulter de la sorte. En tous cas je ne répondrai que par le silence le plus méprisant à ces ragots d'école maternelle et si cela devait continuer si ce Toto que je connais bien d'ailleurs, malgré qu'il feigne l'étonnement de me voir et qu'il du reste ne s'est jamais appelé Toto mais Boubou — son papa est homme spirituel de métier — si donc ce Boubou continue à « danser sur moi » eh bien moi, je lui administrerai la fessée que mon ami Corbellie rêve pour certains de ses lectrices en ses jours de neurasthénie. Car, moi, au moins quand je n'arrive pas à faire mon article le lendemain, comme aujourd'hui par exemple, une fois de plus et par la faute de ce galopin, tandis que ce Boubou ne cache que la paresse d'un papa qui la semaine dernière n'a pas fait le sien, d'article.

Benjamin B. Croquant

SONNE TOUJOURS 3 FOIS



FRANCINE BESSY
ESPOIR . . . PH. HARCOURT

HEBDOMADAIRE du CINÉMA Paraissant provisoirement
toutes les QUINZAINES